

sionnait pour cette bataille contre le plus destructeur des éléments.

— Ils sont capables de venir à bout de l'incendie, grommelait-il avec rage. Voilà déjà toute une partie de préservée. Heureusement que nous avons le vent pour nous.

Une demi-heure s'écoula. Le nombre des travailleurs s'augmentait de minute en minute. La fureur de l'avaré ne connut plus de bornes lorsque les deux autos et le mail-coach, expédiés en toute hâte, débarquèrent une nouvelle troupe de bûcherons.

Tous ces efforts n'auraient servi de rien, si lord Burydan n'avait eu une idée de génie.

— Nous ne viendrons jamais seuls à bout du fléau, s'écria-t-il, nous ne sommes pas assez nombreux! Que tout le monde laisse les abattages et qu'on se rende au Ruisseau rugissant.

On avait compris.

— Le lord a raison! cria la foule des travailleurs, il faut faire un barrage! L'eau seule est capable de lutter contre le feu!... Le torrent vaincra l'incendie!

Des pierres, des troncs d'arbres, des sacs de sable, furent précipités dans le lit du torrent. En moins d'un quart d'heure un solide barrage fut élevé. Dégringolant impétueusement les pentes, les eaux se précipitèrent vers le brasier, qui s'y trouvait reflété comme dans un miroir. Puis il y eut un long sifflement. Entre les éléments ennemis, la lutte commençait.

Toute la forêt fut envahie par un âcre brouillard de fumée et de vapeur d'eau. Il y avait de grands arbres dont le pied était déjà entièrement baigné et qui continuaient à flamber comme des torches, en projetant de tous côtés leurs branches changées en tisons incandescents. Certains taillis for-

maient comme de petites îles de feu que l'action de l'eau diminuait de minute en minute et qui finissaient par s'écrouler avec un bruit strident, ne laissant à leur place qu'un grand nuage de vapeur blanche.

L'incendie n'avait heureusement pas atteint les hauteurs de sorte que le Ruisseau rugissant, dont les eaux ne cessaient de se déverser, finit par en avoir presque complètement raison.

De sa cachette, le baronnet Fless avait suivi les péripéties de ce drame en grinçant des dents. Il voyait avec rage que son fils avait commis un crime inutile.

Mais il était écrit que le vieux coquin épuiserait, cette nuit-là, la coupe de l'horreur.

Mêlé aux travailleurs qui avaient combattu l'incendie à son début, le Peau-Rouge Kloum avait, à un moment donné, aperçu un homme qui, étendu à plat ventre, et prenant les plus grandes précautions, amoncelait des brindilles sur un foyer disposé dans le creux d'un vieux sapin.

Taciturne de sa nature, Kloum ne dit rien à personne de sa découverte; mais, se séparant de ses compagnons, il se mit à la poursuite de l'incendiaire et, avec l'habileté spéciale aux gens de sa race, il le suivit de loin, sans en être aperçu.

Au moment où le misérable, croyant son oeuvre terminée, se disposait à prendre la fuite par un sentier qui aboutissait au lac, le Peau-Rouge se dressa devant lui et, avant qu'il eût eu le temps de faire un geste, lui sauta à la gorge et le terrassa.

Puis, mettant un genou sur la poitrine de l'homme ainsi abattu, il le considéra avec attention, à la lueur rougeâtre de l'incendie.